

Stéphane Malandrin

Je suis le fils
de Beethoven



ROMAN Seuil

**JE SUIS LE FILS
DE BEETHOVEN**

DU MÊME AUTEUR

Le Mangeur de livres
Seuil, 2019

STÉPHANE MALANDRIN

JE SUIS LE FILS DE BEETHOVEN

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Pour la citation en exergue :

Jorge Luis Borges, « Le jardin aux sentiers qui bifurquent », in *Fictions*
© Éditions Gallimard, coll. « La Croix du sud », 2014, pour la traduction
de Paul Verdevoye et Nestor Ibarra, préface de Nestor Ibarra.

ISBN 978-2-02-146350-7

© Éditions du Seuil, août 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Je dédie ce livre à mon père et à sa légendaire
bonne humeur,
je le dédie à ma fille Lucia, à mon fils Marin,
à ma femme Noémie,
je le dédie à tous les coufis de La Baffie.

« Ts'ui Pên a dû dire un jour : *Je me retire pour écrire un livre.* Et un autre : *Je me retire pour construire un labyrinthe.* Tout le monde imagina qu'il y avait deux ouvrages. Personne ne songea que le livre et le labyrinthe étaient un seul objet. »

Jorge Luis Borges,
Le Jardin aux sentiers qui bifurquent

Mon corps est un mausolée plein de fantômes qui ne savent pas qu'ils sont morts. Ils rôdent la nuit en croyant revenir et font tant de bruit que j'ai scellé leur destin au fond de ma mémoire. Il m'est interdit de leur ouvrir, car si je dois leur dire qu'ils ne sont plus, je meurs. Leurs voix chantent et racontent ma vie : toujours de la même façon, toujours avec les mêmes mots, toujours dans le même ordre. Et quand elles ont terminé, elles recommencent. Je sais maintenant que ces voix ne connaîtront la paix que si j'accepte de chanter avec elles, c'est pourquoi je dois leur obéir.

Je suis le fils de Beethoven et voici mon histoire.

Livre premier

Au commencement était la barbe

D'accord : mon aïeul le plus lointain, premier agent de ma causalité, s'appelait Dimitri Mikhaïlovitch Zadouroff et avait le teint bleuté, comme en témoigne ce tableau qu'on peut voir aux archives du passage Lavrouchinski, dans la réserve d'État de la galerie Tretiakov. Il descendait d'une famille originaire de Serguiev Possad, ville fondée par Serge de Radonège au nord-est de Moscou, et avait perdu son pied gauche en se battant contre les Ottomans près de la mer d'Azov, au printemps 1695.

Dimitri Mikhaïlovitch Zadouroff avait une splendide barbe rousse. À son retour de guerre, il avait pris l'habitude de se la peigner à la fenêtre de sa maison de Marina Rossa, et comme il paraissait chaque matin à la même heure, faisant toujours les mêmes gestes, accomplis comme un rituel, les passants et les passantes avaient coutume de s'arrêter sur le pont de la Neglinnaïa pour l'admirer.

Dimitri, qui croyait qu'on en voulait au spectacle de son pied perdu, s'en formalisa et, comme il ne pouvait

empêcher les gens de s'arrêter sur le pont, décida de déménager. Plus tard, il apprit de sa logeuse que sa barbe était l'objet de convoitise, et finit par se la peigner sur le pas de la porte, torse nu, l'œil vif, en lançant des œillades aux demoiselles qui baissaient leurs yeux de pudeur.

Au tournant du siècle, revenant d'un voyage qui l'avait conduit en Europe occidentale, Piotr Alexeïevitch Romanov, alias Pierre le Grand, tsar de toutes les Russies, chercha le moyen d'imposer l'élégance française à ses sujets, qu'il jugeait trop poilus. À Versailles, la mode était aux mentons bien rasés, et le tsar avait trouvé ça beau, tous ces nobles à la peau lisse et poudrée qui déambulaient à la cour avec galanterie. Mais comme il était éclairé, et généreux, et visionnaire, il s'imagina à cheval traversant ses terres, applaudi par une foule aimante et imberbe. Pas seulement les nobles et les collatéraux, mais aussi les autres, les bourgeois, les commerçants, les paysans, tout un pays rustique et viril entièrement rasé. De retour chez lui ce fut ni une ni deux : car il y a des despotes qui savent conduire leur peuple. Le tsar fit graver dans le bronze « la barbe est un embarras inutile » et décréta l'impôt pour ceux qui voulaient la garder : taxe dont le tarif progressait non en fonction de la longueur des poils, comme on aurait pu s'y attendre, mais selon la raison sociale. Pour les nobles et les hauts fonctionnaires, c'était cent roubles ; pour les courtisans et les commerçants : soixante ; les laquais payaient trente, les paysans un demi-kopeck. Ceux qui s'acquittaient de l'impôt recevaient un méreau des Porteurs de Barbe, petite pièce de cuivre frappée du dessin d'une barbichette qu'il fallait montrer en cas de contrôle, et les oublieux se voyaient pourchassés par la Police des Poils, laquelle, impitoyable, la leur coupait en

deux clic-clac de grands ciseaux censeurs – persécution qui dura, dit-on, plus de soixante ans, et fit de nombreux martyrs aux noms obscurs et oubliés.

Pour mon ancêtre Zadouroff qui était de sang noble, payer cent roubles pour ressembler à un singe était injurieux. Pourtant, un matin, deux hommes se présentèrent :

« Bonjour, Dimitri Mikhaïlovitch Zadouroff, dit le premier, tu connais le nouvel oukase de notre bien-aimé tsar, veux-tu nous montrer ta quittance, afin que nous puissions te laisser en paix ? »

Les passants s'attroupaient tandis que Dimitri tançait les boyards du haut de son cheval, fixant la mine déconfite des soldats entre les oreilles de la bête, l'air de choisir lequel occire en premier.

« Dimitri Mikhaïlovitch, insista le second, ce n'est pas notre fait si ces empaffés de Français sont efféminés et portent des perruques, je t'en supplie, épargne notre disgrâce, descends, qu'on dise au Prince de toutes les Russies que Dimitri Mikhaïlovitch accepte la nouvelle loi.

– Comment ?! tonna mon valeureux ancêtre. Le tsar ose me demander mes poils, après la guerre que j'ai menée ?!

– Nous... nous savons combien tu fus valeureux contre les Ottomans, balbutia l'autre, mais tu n'as pas oublié que Piotr Alexeïevitch Romanov a défait les Tatars de Crimée.

– Oublié ? Et comment l'aurais-je oublié ? »

Dimitri passa sa jambe par-dessus l'encolure de sa monture et glissa au sol. Son immense et unique pied lui servait de socle. Il mesurait deux mètres et avait la tête d'Ivan le Terrible. Il tira lentement son sabre et, glissant vers les boyards comme si la terre le portait, collant sur leur visage graisseux la poussière que sa masse avait

soulevée, il fit siffler la pointe de sa lame sous leur nez suintant.

« Oublié ? répéta-t-il doucement, en effet, j'ai dû l'oublier.

– Il va les tuer, murmura une grosse femme.

– Il va leur couper les oreilles », paria un enfant.

Dimitri fixa l'assemblée.

« Dois-je donner mes poils au tsar après lui avoir donné mon pied ?

– Non, Dimitri, clama le public comme à la foire, garde-les, garde tes poils !

– Si je dois me sacrifier pour les Français, voilà ce qu'ils méritent. »

Et, plongeant sa main à l'intérieur de ses pantalons, il arracha un poil qu'il tendit au soldat. Ce dernier prit l'offre sous les éclats de rire de la foule, qui en redemandait.

« Eh bien, qu'attends-tu ? railla Dimitri. Tu ne voudrais quand même pas que je te fasse un bouquet ? »

Le soldat fit une mine de cadavre tandis que tous riaient à gorge déployée. Pierre le Grand venait d'apparaître. Il fit de grands pas sur la foule pour la faire reculer, tourna autour de Dimitri, mains derrière le dos, l'air sombre. Il avait ramené une jolie paire de ciseaux de tapissier du xv^e siècle de son voyage au Portugal et faisait des rondes afin de couper lui-même les barbes des nobles récalcitrants. Le tsar approcha du géant, admira sa barbe rousse, passa ses doigts dans sa toison, la serra doucement et la cisailla sans le quitter des yeux.

« Une loi est une loi », dit-il simplement.

Les poils du géant tombèrent dans la poussière. Sous la loupe des divinités païennes, ils étaient comme des arbres immémoriaux qu'on faisait chuter du ciel au nom

du nouveau dieu. Le tsar fit deux pas en arrière. Mon ancêtre regarda ses poils au sol, sortit sa blague à tabac, la vida, ramassa sa touffe, grimpa sur son cheval d'un mouvement de balancier et quitta la ville sans un mot.

« Dimitri Mikhaïlovitch Zadouroff, où vas-tu ?! » cria une femme qui l'aimait.

Dimitri comptait épuiser sa fureur sur les chemins. Après trois heures de cheval, son courroux n'avait pas diminué. Il insulta ces cochons de Français qui avaient intoxiqué le tsar avec leur préciosité ; après une journée, ce n'étaient plus les Français mais le tsar, qui était un illustre imbécile et une guenon ; après deux jours de voyage, c'était toute la Russie, pays d'incroyants et de crapauds ; finalement, avant de s'insulter lui-même, Dimitri fit cap vers l'Italie, sur les conseils d'un ancien marin rencontré dans une taverne de Kiev qui prétendait avoir vu en Rome la plus belle ville du monde. Décidé à tourner la page et écrire un nouveau chapitre, Dimitri décréta qu'il s'appelait désormais Italo et ne fit plus jamais demi-tour.

Animal sans tête

Il bivouaquait, heureux d'avoir tout laissé derrière lui, l'âme en paix, dormant sous les étoiles, car c'était l'été, buvant l'eau des ruisseaux, mangeant le pain qu'on lui offrait, un fruit volé, partageant l'œuf frais d'une paysanne, un morceau de viande séchée, les yeux posés sur le paysage qui tanguait sous le pas de son cheval.

Après vingt jours, mon ancêtre laissa l'éperon du Riesengebirge, longea celui des Carpates, et se laissa glisser vers la grande plaine hongroise, le long du Danube, trouva un gué qui le fit traverser et évita les marécages. J'ai sorti une carte géographique de ma bibliothèque pour mieux voir son trajet, j'ai tiré des lignes pour suivre son cheval, j'ai mis des croix là où il s'est arrêté, j'ai fait la liste des bourgs, des villages qu'il a traversés, j'ai pris le nom des rivières et des fleuves, j'ai vu le soleil qui se couchait, et j'ai entendu les voix qui me disaient que la température sur son front se levait.

Il avait chaud, des larmes de glace serpentaient sur sa colonne vertébrale, un gnome lui forait l'intérieur de la nuque jusqu'au front, son corps s'alourdissait à mesure que la nuit soulevait son voile d'ardoise. Le choc des sabots sur la caillasse lui devenait insupportable. Mon ancêtre tira la langue, la tâta : elle était gonflée et sèche comme un morceau de bois.

Il connaissait ce mal pour en avoir réchappé deux ans plus tôt, c'était la *Morbus Hungaricus*, le cadeau qu'avait laissé l'armée impériale en campant dans la région près de cent cinquante ans plus tôt, alors que Soliman le Magnifique périssait sur les remparts de Szigetvár.

C'est cette eau, pensa-t-il, combien de gorgées ? Une seule. Il avait arrêté son geste en voyant la tête de veau au fond de l'abreuvoir. Que faisait-elle là ? Qui l'avait mise ici ? Elle était blanche comme une viande cuite, gonflée et tirant la langue. Il n'avait pas vu les vers qui flottaient à la surface. Des enfants, sans doute, avaient joué avec le cadavre de la pauvre bête.

Italo avait tout recraché mais une gorgée était descendue dans son ventre. Il savait ce qui l'attendait.

Vertiges, spasmes dans le bas-ventre, vomissements noirs, douleurs à l'hypogastre, yeux enfoncés, délire. Il aperçut une petite maison près d'une rivière et y trouva refuge. Une petite femme du nom de Zsuzsika accepta de lui ouvrir son étable. Il était hébété, vacillant. Une voix d'homme hurla de l'intérieur :

« Qui c'est ?! Qui c'est, nom de Dieu, Zsuzsika ?! »

La jeune femme répondit doucement :

« Dors, grand-père, ce n'est rien, un voyageur. »

Italo s'endormit sans quitter ses bottes ni son chapeau, le nez dans la paille, le vomi noir s'écoulant dans son cou.

Son sommeil dura dix minutes, son agonie huit heures. Il n'eut pas la force de crier et trouva triste de quitter le monde sans combattre. Un âne le toisait. Italo lui dit d'une voix moribonde « Ami, je te salue ». Vers quatre heures du matin, il n'était toujours pas mort. Il eut des spasmes, des coliques et des pensées profondes, dont celle-ci, tirée de l'Ecclésiaste : « Soif de savoir : donnée par Dieu à l'homme pour le mettre sur le gril » ; et celle-là, poussée par son imagination fertile : « Ainsi meurent les hommes, une seconde avant de boire on a la vie devant soi, une seconde après, elle est derrière ; d'un geste du coude dépend la durée de notre existence », et encore cette autre, très notable : « Tu te crois supérieur parce que ta cervelle t'a doté de la faculté d'exiger, en réalité tu vaux moins que le plus honteux de tes orifices dont la puissance de contraction te fait trépasser en moins de temps qu'il ne faut pour en comprendre le processus. »

J'aime croire que mon ancêtre rampa vers la porte, mais les voix me disent que l'effort l'épuisa ; sans doute s'endormit-il dans sa sueur froide ; ce que je sais, c'est qu'une main le sortit de sa torpeur, il ouvrit les yeux et

vit un homme dont la barbe fournie était illuminée de papillons.

« Seigneur Dieu.

– C'est le cas de le dire », dit Jésus en souriant.

Car c'était lui, Jésus de Nazareth, le Messie, le Fils unique de Dieu, l'Oint du Seigneur.

Italo lui donna la main, et Jésus demanda :

« Italo, qu'as-tu dans ta blague à tabac ? »

Le Seigneur connaissait son nouveau nom et ce fut un bain de lumière chaude l'entourant. Craignant d'avoir péché, car il avait agi contre le tsar, Italo n'osait répondre. Le Christ tendit la main. Italo fouilla au fond sa poche et donna sa blague au Christ, qui l'ouvrit, contempla la touffe de ses poils, et dit :

« Que veux-tu faire de cette misérable relique, Italo, te crois-tu déjà canonisé ? »

Et il éclata de rire, ce qui, notons-le, n'était pas dans son habitude. Italo suait abondamment. Jésus l'interrogea :

« Prétends-tu garder ta barbe comme les douze apôtres ? »

Italo ne savait quoi répondre.

« Sais-tu pourquoi les douze apôtres la portent, cette barbe ?

– Non, fit Italo.

– Ils la portent parce qu'ils croient en Moi.

– Oui, fit Italo, moi aussi je crois en Toi, Seigneur.

– Sais-tu pourquoi ton Seigneur porte la barbe ? Sais-tu pourquoi je porte la barbe, ta barbe, notre barbe, mon cher et tendre Italo Dimitri Mikhaïlovitch Zadouroff ? »

Italo n'en avait pas la moindre idée.

« Je porte notre barbe parce que mon Père la porte. Et la vérité, c'est que nous la portons tous les trois.

– Avec le Saint-Esprit ? demanda Italo, qui n'avait jamais pensé que la sainte Trinité eût un menton.

– Non, avec toi, dit le Christ, et tu fais bien de la garder dans ta blague à tabac, cette barbe cisaillée par le tsar, car elle est sacrée et un jour elle sauvera ton fils. »

Jésus prit la blague à tabac d'Italo et y apposa doucement les mains. Une foudre jaillit en direction du ciel et il dit, tandis que les poils dansaient autour du Seigneur :

« Dieu a créé l'homme à son image, les Russes portent la barbe car Dieu porte la barbe, c'est donc la Vraie Barbe, la Seule Barbe, la Barbe des Barbes, et elle mérite tous les cultes. »

Les poils glissèrent ensuite dans la blague à tabac que le Christ referma doucement. Il la lui rendit ; Italo sombra dans le coma. Et c'est ainsi qu'il fut sauvé.

Moignon

Italo se réveilla la blague à tabac dans les mains. Il grelottait, les os gelés des vêtements que la fièvre avait glacés. Avec force gestes et grimaces, il conta son histoire à la jeune Zsuzsika, qui partit la dire à son grand-père Mátyus, lequel haussa les épaules, signe qu'il se fichait du pauvre bougre. Zsuzsika le fit claudiquer jusqu'à sa modeste demeure en l'appelant « *uram* », ce qui voulait dire « monsieur », le força à ôter ses vêtements et le poussa nu dans un cuvier.

« *Он горит !* » hurla-t-il en russe, ce qui voulait dire « c'est brûlant ! », et il se tortillait de douleur sous les gerbes d'eau fumantes qu'elle lui déversait sur les jambes. « *Ön hatalmas !* » répondit-elle en magyar, ce qui signifiait « tu es fort », ou plus exactement – puisque la drôlesse ne se privait pas de jeter des regards vers le fond du cuvier – « toi : énorme ».

Après avoir mis ses vêtements au feu, elle lui tendit un drap de lin dans lequel il se laissa frictionner. Roucoulant des paroles guillerettes, elle graissa ses cheveux de lard, lui donna une culotte de lin, une chemise de toile fraîchement imbibée d'huile rance – c'était l'usage pour éloigner la vermine –, une *guba* de mouton et un chapeau en feutre rond orné de rubans.

Ainsi vêtu en paysan hongrois, mon ancêtre observa cette jeune femme qui riait de son bel accoutrement. Elle était de petite taille, les cheveux frisés, les yeux verts, le teint laiteux, le nez retroussé, un fichu blanc autour du cou, et se tenait devant lui avec ce sourire qu'ont les femmes lorsque leurs yeux vous transforment en pâtisserie. Il voulut se lever, mais elle lui fit signe de rester assis : malgré son jeune âge et sa petite taille, c'était elle la patronne. La voyant à genoux, il accepta de confier son pied à ses mains. Elle le cala sur une semelle de cuir munie de courroies qu'elle serra jusqu'au mollet et lui fit ainsi une chausse. Puis, d'un tapotement des doigts, elle sollicita son autre jambe, celle qui n'avait pas de pied. Il hésita, craignant de la dégoûter, mais Zsuzsika l'accueillit entre ses cuisses avec un certain sourire qui troubla mon ancêtre, et l'emballota délicatement à l'intérieur d'un chiffon de toile en faisant exprès d'y poser ici et là, sur la peau meurtrie et les cicatrices

rouges, ses délicats doigts de fée. Leurs yeux aimantés voulaient se rencontrer, leurs mains moites se toucher, leurs lèvres électrisées se joindre, et il s'en fallut de peu que le vieux Mátyus tombât en plein échange de fluides. Mais Zsuzsika se leva subitement, Italo termina de lacer ses chausses, et Mátyus – petit homme sec aux yeux gris comme la lune, la peau ridée, le sourire franc mais édenté, les mains épaisses aux doigts blancs comme trempés de farine, se mit subitement à hurler le nom des rois de Hongrie qui, depuis l'apparition d'Árpád en 896, avaient brillé par leur *virtus* militaire. Le vieux Mátyus avait cette manie. Il hurlait les listes – comme on le racontait dans la région – comme d'autres coupent le feu ou lisent dans le marc de café. Puis il fuma tranquillement son *csibuk*, les pupilles fixées sur sa chère Zsuzsika, qui sirotait sa terrine de lait caillé en souriant béatement à son géant ; et il se dit : « Tiens, ma Zsuzsi a trouvé son homme. »

Syndrome de Mátyus

Le vieux Mátyus était devenu « hurleur de listes » après avoir reçu quelque chose sur la tête. Certaines voix disent que c'était une pierre que des gamins avaient jetée, d'autres que c'était la branche d'un chêne qui s'était détachée pour finir sur son crâne, d'autres que c'était la tuile d'une ferme abandonnée. Elles discordent tant qu'il est vain de vouloir démêler le vrai du faux ; toujours

est-il que depuis ce jour-là les listes les plus diverses jaillissaient de sa bouche comme l'urine sous la vache : listes d'outils, listes de dates, listes de rois, de princes, listes de métiers, listes d'ouvriers décevants, redevables, endettés ou recommandables, listes de plantes toxiques ou médicinales, comestibles ou immangeables, listes de lois inutiles ou très utiles, listes de souvenirs désagréables, agréables – ça dépendait des jours... et de son humeur –, listes de choses à faire, listes de tout ce qui s'énonce et s'ordonne, listes jusqu'à son dernier souffle – et même, c'était le comble de sa manie, listes de listes. Sa maladie devint un cas si intéressant qu'on trouve aujourd'hui dans les encyclopédies médicales hongroises plusieurs articles à son sujet, diversement classés à « abondance vide », « onanisme compulsif », « maladie énumérative » et « syndrome de Mátyus ».

La première fois, tout le monde fut surpris. Deux jours après le choc, mon arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père hurla sans crier-gare la liste des choses qu'on pouvait fabriquer avec du cuir, et que les voix d'Italo Zadouroff, deuxième du nom, citent à leur tour en souvenir du grand-homme : « sacoches, habit de soldat, lanières, bretelles, cuirasses et sangles, capotes de voitures, harnais et soupentes, licous, dossières, empeignes, courroies de transmission, cordes à boyaux pour les rémouleurs, cordes à boyaux pour les polisseurs, cordes à boyaux pour les tourneurs, cordes à raquettes, cordes à fouets, cordes pour les chapeliers, cordes pour les horlogers, cordes harmoniques ou à instruments, galoches à brides, brodequins fourrés en cuir noir ciré, bottines à semelles de bois, redingote anglaise, ceintures, bretelles, reliure des

livres, chaussures, harnachement, cartouchière, joints d'étanchéité, fourreaux, gaines d'épées et de baïonnettes, manches de fouet, bottes, souliers, sacs, étui de lunettes, écrins, portefeuilles, porte-monnaie, etc ».

La seconde fois qu'il hurla, les témoignages varient trop pour qu'on s'y attarde, mais l'étonnement était déjà moindre. Un mois plus tard, les enfants du village en avaient fait leur rendez-vous immanquable. On en voyait alors, par petite grappe de trois ou quatre, assis sur un tronc d'arbre couché, près de son atelier, attendre la liste que le vieux Mátyus n'allait pas manquer de hurler à pleins poumons, parfois à vous postillonner par-dessus la tête. Dès qu'une crise se préparait à débouler – on le voyait devenir rouge comme une pivoine, les joues se gonfler de sang, les tempes s'enhardir de nerf, la mâchoire écumer – les enfants applaudissaient à tout rompre et exigeaient d'avance un *bis* – ce qui n'arrivait jamais, tant il est vrai que le « hurleur de listes » ne les disait pas à loisir, et jamais deux fois de suite.

C'est donc là, dans cette petite maison hongroise installée près de la rivière Százhalombatta, à trois heures à pied de Martonvásár, que se forma la lignée qui, plus d'un siècle plus tard, donna naissance à Italo Zadouroff, deuxième du nom, dit « petite tête », dit « le petit Mozart magyar », dit « le bâtard de Martonvásár », serviteur de moi-même et de personne d'autre.

Historicité

Concernant la question de savoir si je suis ou non le fils de Ludwig van Beethoven, crevons l'abcès. *Primo*, je dois faire remarquer que chacun connaît la vie de l'illustre compositeur, et que nul n'ignore qu'il est mort seul et sans descendance, et donc, qu'*a posteriori*, d'un point de vue strictement historique, je ne suis pas son fils, ou peut-être pas comme je le voulais, ou pas totalement – et donc qu'il est parfaitement inutile d'attendre la révélation fracassante de ma naissance ; *secundo*, j'ajouterai en toute simplicité que même si, par le plus grand des mystères, il était arrivé quelque *incident* dont je serais le seul dépositaire – un incident qui serait passé inaperçu *aux yeux de tous* (et peut-être de lui-même) depuis une certaine heure d'un certain jour d'un certain mois d'une certaine année dont je ne peux donner pour l'heure aucune indication, et que je m'apprêterais éventuellement, je dis bien *éventuellement*, rien n'est moins certain – et *a priori* je dirais que *c'est impossible* –, à révéler, je dois immédiatement rajouter que non, ce livre n'est pas un règlement de comptes, ce livre n'est pas une gazette mondaine, ce livre ne colporte pas les ragots du type « ho, savez-vous que Beethoven a laissé un petit bâtard à tête plate du côté de Martonvásár né dans les années 1800 ? » – non –, ce livre n'est pas anecdotique, il est essentiel, et *essentiel* veut dire ceci.

Ceci

Je suis sur la rive d'un fleuve et j'aperçois de l'autre côté une silhouette qui agite les bras. Les voix disent que la silhouette, c'est mon père, Ludwig van Beethoven. Elles disent que si je ne me dépêche pas il va partir, qu'à cet endroit je ne risque rien, que l'eau est basse en cette saison, qu'il me suffira de mettre les pieds sur les pierres et que je serai vite dans ses bras. Les voix me font douter, elles insistent, mais je sais que c'est leur nature. Elles me troublent, mais je sais que c'est également leur nature. Se pourrait-il qu'elles aient raison ? Se pourrait-il que ce soit lui qui m'appelle ainsi ? Se pourrait-il que nos retrouvailles soient si simples et qu'il suffise que je le *veille* pour me réveiller dans ses bras ? La silhouette crie mais le courant est si fort qu'à cet endroit je n'entends pas. Je répons en hurlant, mais je me souviens que mon père est sourd et que si c'est lui, ça ne sert à rien de m'époumoner. Je lève les bras, j'agite les mains, et l'homme me fait signe de le rejoindre. J'ai peur qu'il parte, je mets déjà le pied sur une pierre pour aller à sa rencontre. « Papa ! Attends-moi ! »

Calme-toi, mon enfant, ferme les yeux, ce sont les voix, leur musique est si belle que tu es charmé et comme électrisé, quelque chose se passe qui te donne envie de les rejoindre, mais ce n'est pas lui, ce n'est pas ton papa qui t'appelle, ton père est mort. J'ouvre les yeux, la silhouette de Beethoven n'est plus là. Je me souviens, oui, le voyage, je les connais, ces maudites sirènes, elles n'ont qu'un rêve avec les hommes, toujours le même,

Homère me l'a raconté quand j'étais petit, elles veulent que j'entre dans la rivière et que je meure, que je tombe à la renverse et que je me fracasse sur les rochers, que mon corps se désintègre et qu'il s'éparpille en millions de morceaux de chair offerts aux poissons. Ce sont les filles du fleuve Achéloos et de la muse Calliope, elles ensorcellent les voyageurs avec leurs voix qui chantent si joliment, elles utilisent la lyre et la flûte pour tuer ceux qui traversent trop vite.

Papa n'est pas sur l'autre rive. Attachons-nous au mât comme Ulysse et endurons notre supplice. Je dois continuer de longer le fleuve. L'enfant roi me donnera l'ordre de traverser et fera de moi l'invincible porteur de Croix. Je serai le nouveau saint Christophe, le patron des voyageurs, et je trouverai mon père là où il est : dans ma mémoire. Le chemin vers lui est tortueux. Il ne faut pas se précipiter. « *Isogaba maware* », disent les Japonais, « si tu es pressé, fais un détour ». La ligne droite n'est pas le plus court chemin pour rejoindre papa : il y aura toujours une montagne entre lui et moi ; une montagne ou un fleuve. Pour ne pas mourir de froid, ou d'épuisement, noyé ou emporté par les flots, je dois traverser au bon endroit, même si cet endroit me paraît éloigné de lui. C'est en n'allant pas vers lui que je le trouverai. Méfions-nous des lignes droites.

Détour

Puisqu'il faut longer le fleuve, longérons-le ; la silhouette de mon père apparaîtra à son heure.

Savez-vous qu'Henri de Bourbon, roi de Navarre puis de France, dit Henri le Quatrième, aimait les bottes molles en « cuir de Roussi », ainsi que l'on disait alors ? Savez-vous qu'il les adorait tellement qu'il en faisait coudre des grandes, des belles, de bien hautes, qu'il portait pour la chasse et gardait au bal jusque dans son lit ?

Si vous l'ignorez, laissez-moi vous raconter comment Antoine de Roquelaure, baron de Lavardens et de Biran, maître de la garde-robe royale, le plus vaniteux de tous les vaniteux, lui dit un jour que ce n'était rien comparé au cuir de Hongrie.

« Qu'a-t-il donc d'exceptionnel, votre cuir de Hongrie ? » s'écria le roi des Français avec son accent béarnais.

– Il est le plus souple et le plus flexible de tous les cuirs, même les selliers de Flandre n'arrivent pas à l'imiter, expliqua le baron de Biran. Sa fleur n'est point brûlée par la chaux, il reste toujours blanc, il paraît qu'il revient deux fois moins cher, car ils ont une méthode pour le faire vingt-quatre fois plus vite que le nôtre, pour le cuir le plus mince, et cent fois plus vite, pour le cuir le plus épais.

– Allez m'en chercher le poids de mon cheval ! dit le roi, qui ne voulait pas être en reste.

– Vous en serez si content que vous voudrez le faire tanner ici, répliqua le baron.

– Excellente idée ! J'en équiperai tous les haras du royaume, les équipages de ma maison et toutes mes

| | |
|--|-----|
| Les mines, monsieur Mozart !..... | 175 |
| Hypnose..... | 181 |
| Troisième interlude..... | 187 |
| Comment j'ai voulu tuer mon père | 201 |
| Un couteau caché..... | 203 |
| Mort, viens quand tu veux | 205 |
| La dernière scène | 207 |
| Quatrième et dernier interlude | 213 |

LIVRE TROISIÈME

| | |
|----------------------------------|-----|
| Seul | 219 |
| Protégez-moi de ma mémoire | 219 |
| Le gardien des souvenirs | 221 |
| Le trou | 226 |
| Le sac | 229 |
| Une vieille connaissance..... | 230 |
| Une histoire | 234 |
| Pest..... | 237 |
| Vanité..... | 239 |
| L'autre..... | 245 |
| Deux..... | 250 |
| Ceux qui n'existent pas | 255 |
| Parce que c'était lui..... | 256 |
| Parce que c'était moi..... | 263 |
| Merci..... | 271 |
| Que Vienne vienne | 273 |
| L'histoire selon Sali..... | 278 |
| De l'autre côté..... | 293 |